

LE TRAIT D'UNION

Journal étudiant de Maisonneuve

Le plus vieux d'Amérique du Nord, conçu
avec fougue par des gens sympas

Balade
Gaspésienne
& autres
réflexions



Table des matières

Sur les routes gaspésiennes.....	p.5
La cause palestinienne et le.....	
devoir des établissements scolaires.....	p.10
Portrait d'une jeune toxicomane.....	p.12
Mort.....	p.15
Comment vont les artistes.....	
indépendants ?.....	p.16
Bleu Sang.....	p.19
Un Noël sans retour.....	p.23
Déraillement linguistique.....	p.25
Perpétuelle bradycardie sous.....	
lumière artificielle.....	p.28
L'acte créatif survivra à l'intelligence artificielle.....	p.32
Réflexion saine à l'ère de la superficialité.....	p.34
Et si.....	p.35
Amélie.....	p.37

Nous n'avons qu'un conseil : fuir votre quotidien, cela, par tous les moyens imaginables. Non pas par couardise, mais dans l'optique de voir.

Au sens strict du terme, le trait d'union est un signe de ponctuation permettant de faire le lien entre deux mots distincts. Et c'est ce que la création de l'édition, qui se trouve entre vos mains, permet de faire. Évidemment, il n'est pas question de la liaison entre des termes, mais plutôt de l'élargissement d'une frontière qui poussa la juxtaposition de plusieurs réalités. Lors de la dernière session d'automne, une voiture pleine à craquer a pris la route en direction de la Baie des Chaleurs. En se penchant sur le vagabondage qui fut le nôtre, un constat m'apparaît clair : si la distance parcourue avait pour but premier de trouver matière à rédaction ; il en ressort que l'expérience en elle-même est un défi de taille à retranscrire par les mots. Il y avait l'asphalte, la mer et des rencontres inoubliables, dont, entre autres, un garagiste au grand cœur, un alpaga bien loin de chez lui, une armada de phoques et un aventurier, anciennement pilier de la communauté queer. À travers le paysage, l'échange et la camaraderie, nous avons atteint la finalité de notre virée. Maintenant, la voiture laisse place à une lignée d'escaliers roulants dysfonctionnels, impliquant ainsi un retour à la griserie de Maisonneuve, mais après les 1890 kilomètres parcourus, les souvenirs de notre aventure perdureront.

La Gaspésie se trouve maintenant partout dans nos créations.

Émile Arsenault-Laniel, co-rédacteur en chef et photographe

Co-rédactrice en chef.....Sophie Paulo-Desmarais
 Responsable de la mise en page et graphiste.....Abelia Laforest
 Illustratrice.....Piu
 Équipe de rédaction Maya Sapronov, Henri Courchesne, Pauline Pagniez,
 Iliana Radeva, Minji Ardanuy-Jetté,
 William Mayeu, Raphael Rodrigue, N.M. & R.
 Correction SOS-Français
 Danix St-Pierre
 Benoit Séguin
 Collaboration pour l'article « Comment vont les artistes indépendants ? »Naomie Joly

SUR LES ROUTES GASPÉSIENNES

Une rétrospective photographique en quatre parties

Émile







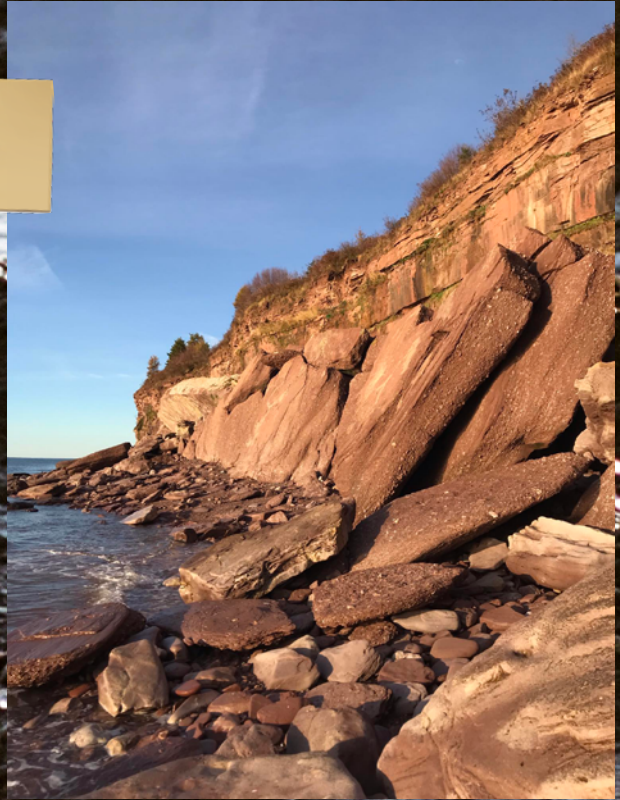
Piu



Maya



Sophie



Cet article a été rédigé en novembre dernier. Depuis, la prétention à la neutralité dans le milieu scolaire perdue en s'appuyant sur la base qu'il ne faudrait pas prendre de position. En revanche, le nombre de morts et de blessés palestiniens, qui sont en grande partie des enfants, ne cesse d'augmenter. Actuellement, ne pas prendre de position est une position en elle-même. Ainsi, mon appel est encore plus urgent, aujourd'hui, qu'il ne l'était avant.

La cause palestinienne et le devoir des établissements scolaires

Un texte d'opinion de N.M. et des photographies d'Émile Arsenault-Laniel

Au milieu des atrocités commises quotidiennement à Gaza, des millions de personnes partout dans le monde se sont mobilisées pour montrer leur soutien au peuple palestinien. Parmi elles réside un groupe particulièrement bruyant : la communauté étudiante.

Plusieurs associations et comités ont mis la cause palestinienne au sommet de leurs préoccupations et de leurs revendications. Au Canada, notamment, ils ont organisé de nombreuses manifestations condamnant le silence de leurs établissements scolaires respectifs et du gouvernement. Malgré ces efforts, leurs demandes continuent d'être ignorées.

Étant moi-même une jeune collégienne au sein d'un établissement virtuellement silencieux sur le sujet, je porte mon attention sur la question académique. Si l'on peut se mettre d'accord sur l'idée que les établissements scolaires devraient être au service des étudiants et non le contraire ; quel est le rôle de ceux-ci face à la situation actuelle ? En d'autres mots, quel est leur devoir ?

Dès l'école primaire, j'ai entendu mes enseignants parler de l'importance de l'éducation ; de notre «devoir». Bien que ces paroles aient pu sembler n'être qu'une simple morale, elles deviennent de plus en plus significatives, ces derniers temps.

J'ai rapidement compris que la tâche de l'étudiant ne se limite pas à son interprétation du monde, mais s'étend



Photographie par Émile Arsenault-Laniel

plutôt à sa participation active à la création d'un monde meilleur. Il est évident que je ne suis pas la seule, ni la première, à avoir compris cela. L'incompréhension ne se trouve pas au niveau du corps étudiant, mais plutôt au niveau des établissements scolaires qui ne saisissent pas leurs responsabilités envers leurs étudiants.

Si notre devoir est de devenir des citoyens instruits qui transformeront leur éducation en outil véritable de changement social positif ; n'est-il pas celui de l'école de produire de tels individus ?

Dernièrement, j'ai assisté à un échange organisé par un professeur en science politique au Collège de Maisonneuve, en compagnie de Dr. Miloud Chennoufi (professeur, chercheur et auteur) s'intitulant «*Réflexions sur le conflit israélo-palestinien*».

Cinq leçons principales sont ressorties de cet échange, bien qu'assez évidentes pour certains :

1. La cause palestinienne est une cause humanitaire ;
2. La couverture médiatique occidentale des événements ne donne pas une image juste de la situation actuelle ;
3. Les contradictions entre le message de paix des politiciens et leur soutien inconditionnel d'Israël s'intensifient ;
4. Israël a reçu carte blanche de la part de la communauté politique internationale ;
5. Il est important de s'éduquer adéquatement sur le sujet face à une campagne grandissante de propagande sioniste.

Les points récapitulatifs ci-dessus sont basés sur les propos d'un expert en histoire politique du Moyen-Orient qui a insisté sur une approche objective du sujet. Ainsi, étant donné que l'histoire et les faits tendent à ce que la cause palestinienne soit une cause juste et humanitaire, nous devons de faire du bruit à propos de la situation.

Il est temps que les collèges et les universités écoutent l'écrasant appel à l'action de la part du corps étudiant.

Il est temps qu'ils brisent leur silence.

Il est temps qu'ils comprennent leur devoir.

Je fais appel à eux pour répondre aux préoccupations et aux revendications de leur corps étudiant respectif sur le sujet.

Je fais appel à eux pour offrir des ressources éducatives dans la forme, par exemple, d'une promotion de divers livres sur le sujet.

Je fais appel à eux pour publier un communiqué véridique sur la crise humanitaire actuelle à Gaza.



Photographie par Émile Arsenault-Laniel



Photographie par Émile Arsenault-Laniel

Sources



Portrait d'une jeune toxicomane

Un texte d'Émile Arsenault-Laniel

Lorsque l'on souhaite décrire l'adolescence sous sa forme la plus épurée, les rires insoucians, l'apprentissage et les découvertes sont des éléments qui viennent immédiatement à l'esprit. On traverse une nouvelle gamme d'émotions, les interactions changent et des risques se prennent.

Pour certains, cette recherche de soi passe par l'usage de drogues. L'Enquête québécoise sur la santé des jeunes du secondaire (EQSJS) révèle qu'environ un étudiant sur quatre a déjà consommé des substances psychoactives. De plus, 40% des élèves qui ont consommé de la drogue au cours de leur vie auraient traversé une phase de consommation régulière, c'est-à-dire une prise de substance par semaine pendant une période s'échelonnant sur au moins un mois. Pour la majorité de ces adolescents, cette expérience n'entraînera aucune conséquence à long terme : ils s'éloigneront peu à peu de ce qui n'était qu'une expérimentation ou un simple divertissement. En revanche, d'autres resteront accrochés, comme prisonniers d'un labyrinthe des plus complexes.

Avant de poursuivre, il importe de définir la notion de toxicomanie. Le gouvernement du Québec la présente comme suit : *La toxicomanie est un phénomène complexe et multidimensionnel. Elle se caractérise principalement par une perte de contrôle sur la consommation de produits psychotropes tels que l'alcool, les drogues illégales et les médicaments et peut s'accompagner d'une série de symptômes sur le plan physiologique, psychologique et social. La toxicomanie devient en quelque sorte un style de vie.*

Il est nécessaire de retenir que le cœur même de la dépendance réside dans l'incapacité à mettre fin à l'usage de substances malgré le désir de s'y soustraire, entraînant une perte de contrôle sur sa consommation. *C'est une roue qui tourne, c'est un engrenage, pis j'étouffe. Je sais que ce n'est pas bien, mais je suis pris là.*

Ces paroles viennent de la femme assise face à moi, qui partage ce qui fut sa réalité : un segment de vie touchant où l'innocence fut sacrifiée pour pallier certaines carences majeures à travers une recherche de solutions ayant des conséquences complexes, qui l'affectent encore aujourd'hui. Bien des années après les faits, elle accepte d'aborder son passé trouble, et cela de l'introduction à la

consommation jusqu'au matin de la libération.

Sa jeunesse n'était définitivement pas comme celles qu'elle apercevait à travers son téléviseur. Provenant d'une union séparée, elle dut jongler avec deux cellules familiales bien distinctes. L'une était d'une rigidité extrême, alors que l'autre détonnait par sa souplesse tout aussi extrême, qui frôlait le désintérêt. Comme elle ne voulait pas que l'on définisse sa personne par le biais de sa situation familiale et socioéconomique, elle se créa une carapace et adopta rapidement une attitude désinvolte. Ce sont ces éléments qui entraîneront une conversation des plus décisives avec une voisine se soldant par la phrase suivante : *Tu veux fumer ? Je vais te faire fumer.*

C'est sur le bord d'une rivière qu'une première volute apparaîtra : la spirale montera au-dessus de sa tête avant de se confondre avec les nuages découpés à même le ciel. Ce qui pénétra dans ses poumons atteignit le système sanguin et les effets se firent sentir presque immédiatement. Entre autres, le ralentissement du temps de réaction et un sentiment d'euphorie. Son premier joint fut consommé. Il n'était question que d'une infime quantité de haschich. Si le contact initial se déroula au grand air, c'est dans un contexte tout autre que l'expérience continuera. Trouvant refuge dans sa chambre, des paires d'yeux légèrement en retrait l'observeront, mais ces témoins — affublés de grandes oreilles — ne pourront intervenir. En effet, les dessins de Mickey Mouse, typiques d'une chambre de jeune fille de 12 ans, ne seront pas d'une grande aide.

Entre ces quatre murs, les palmes du ventilateur virevoltaient à haute vitesse. Cette rotation au rythme infernal contrastait avec le sentiment de détente que ressentait la nouvelle initiée. Tout semblait ralenti, sauf les palmes prisonnières d'un cycle incessant, tel un mouvement annonciateur de la plongée au sein d'une spirale destructrice à laquelle cette consommatrice devra faire face.

La toxicomanie résulte d'un schéma bien défini. Dans un premier temps, le produit va entraîner une augmentation du niveau de dopamine, un neurotransmetteur qui va fournir une sensation de plaisir intense, incitant le cerveau à continuer la consommation. Pour certains, le ressenti qu'offre la prise de substance devient une porte de sortie face à un problème, mais cette solution n'est qu'éphémère. Après la disparition des effets, la personne doit à nouveau faire face à la problématique, ce qui implique le retour

de l'anxiété, qui encourage la réutilisation de cette échappatoire. Si aucune alternative n'est mise en place, la consommation peut perdurer de manière cyclique. Il faut prendre en considération par ailleurs que l'utilisation abusive, en elle-même, peut entraîner de nouvelles complications sur le plan social (difficultés financières, isolement social, etc.).

Dans un deuxième temps, l'usager développe une tolérance à la matière consommée, ce qui signifie que des doses plus conséquentes sont nécessaires pour atteindre l'effet initial, augmentant ainsi le risque de dépendance. Insidieusement, le consommateur va tisser un lien entre le bonheur et la consommation de drogue. La relation va s'accroître avec le temps, ce qui amènera la personne à délaisser progressivement les autres mécanismes qui lui offraient de la dopamine. Pour faire simple, toutes les activités qui entretenaient son bien-être ne seront plus en mesure de rivaliser avec la consommation.

Luc Morin, criminologue et anciennement directeur général du centre d'injection supervisé *Dopamine*, image la situation avec grande simplicité : *Tout ton ameublement de vie a disparu au profit d'un seul canapé qui prend tout l'appartement, maintenant. Il n'y a plus d'autres meubles que lui. « ... » Tu es seul dans un espace vide et la seule affaire qu'il te reste, c'est ce gros sofa-là.*

Au fil des années, la marijuana laissa place à d'autres drogues, mais sans pour autant disparaître du quotidien de la dame questionnée. *On vieillit puis, à un moment donné, c'est comme plus assez de fumer juste de la marijuana, de fumer juste du haschich. On vieillit, on côtoie d'autres personnes qui nous amènent ailleurs, qui nous présentent d'autres substances, d'autres drogues puis ça s'enchaîne comme ça.*

Poursuivant de manière progressive l'usage de plusieurs produits, sa condition évolua vers la polytoxicomanie, ce qui implique une dépendance à trois substances ou plus.

Lors de la conversation, des stupéfiants sont spécifiquement mentionnés.

Amphétamine : il s'agit d'un stimulant affectant le système nerveux central, qui offre un regain d'énergie et accroît la vigilance. La substance est fréquemment utilisée pour ses propriétés euphoriques, pour accroître la concentration, ou encore pour allonger la durée d'éveil. Durant l'entretien, l'appellation utilisée fut *Speed*. S'il est possible de sniffer, de s'injecter ou d'inhaler le produit, dans cette situation précise, il fut ingéré sous forme de comprimés.

Morphine : comme tous les opioïdes, elle possède des propriétés analgésiques et peut, en cas de dosage élevé,

entraîner un état d'euphorie. Si cette substance représente un risque moindre lorsque comparée au fentanyl et à l'héroïne, elle reste tout de même dangereuse quand consommée à mauvais escient. Dans la situation de cette jeune femme, la prise fut intramusculaire, la morphine étant injectée par le biais d'une seringue partagée, ce qui soulève les risques associés à l'utilisation de ce type d'instrument à même la rue. Le partage de seringue expose les utilisateurs à des maladies infectieuses transmissibles par le sang telles que le VIH, l'hépatite B et la C, ainsi qu'à des infections cutanées causées par l'introduction de bactéries sous la peau. Ces multiples conséquences peuvent être évitées en utilisant des seringues stériles. Des organismes comme *Cactus MTL*, *Dopamine*, *Spectre de rue* et *L'Anonyme* se donnent comme mission, entre autres, de fournir du matériel d'injection sain aux utilisateurs.

Outre ces produits, des substances hallucinogènes furent énumérées lors de la rencontre. Cela dit, la consommation n'était qu'occasionnelle.



Photographie par Émile Arsenault-Laniel

L'une des conséquences de la toxicomanie, c'est la diminution des ressources financières. Quand arrive le manque et que les fonds ne permettent pas de répondre à

ce besoin, des astuces doivent être trouvées pour obtenir sa dose. Pour pallier ce problème, des médicaments d'ordonnance furent aussi dérobés à la pharmacie du coin. Si le vol fut utilisé pour l'approvisionnement direct de substances, il permit aussi d'en financer l'acquisition. *J'ai volé un chèque à ma mère puis je l'ai signé «...» au Insta chèque, [mais] ils ne l'ont pas pris. J'étais tellement contente parce que je ne voulais pas voler ma mère, mais je n'ai pas eu de remords, par exemple, à voler les bijoux de son mari.*

En dépit de moments agités et d'une personnalité bien trempée, elle préféra épargner à sa famille la vérité. Divers stratagèmes furent utilisés, allant de l'application de gouttes oculaires jusqu'à l'évitement de ses proches, pour dissimuler les signes de sa consommation. Avec le recul, elle réalise que ses tentatives de dissimulation n'étaient pas très concluantes. *J'ai l'impression qu'on faisait un peu l'autruche, qu'on se mettait la tête dans le sable puis on se disait que c'était juste une passe et que j'étais jeune, mais ça perduré un petit peu plus longtemps que ça.*

Un jour, soutenue dans sa démarche par un intervenant en milieu scolaire, elle voulut trouver de l'aide auprès d'un proche. Elle garda toujours en mémoire la réponse de cette personne : *Qu'est-ce qu'on va dire à la famille ?* À cet instant, la confiance s'est brisée, et elle n'a plus jamais abordé son assuétude aussi directement. *Après ça, je n'ai rien fait. Je suis juste restée avec mon problème.*

Durant tout le temps qu'elle passât avec ce poids sur les épaules, elle dut faire table rase de ce qui gravitait autour d'elle. Ses études, incomplètes. Ses rêves de danse, irréalisables. En passant d'un emploi temporaire à un autre, elle s'enfonça dans la consommation sans se soucier de l'avenir.

C'est à l'âge adulte qu'un point de fuite se présenta. En effet, elle se retrouva enceinte et s'efforça de tourner la page sur sa vie de consommatrice. Pendant quelque temps, son vendeur continua de recevoir ses appels, mais les doses, qu'elle recevait à domicile, finirent systématiquement à la toilette.

Luc Morin, après avoir entendu ce récit, acquiesça vivement et se remémora son expérience avec la clientèle qu'il soutenait : *Je l'ai souvent entendu, ça, même auprès de toxicomanes qui étaient très engagés dans leur consommation, on parle d'héroïne et d'opiacé. Sur le plan criminel, la consommation les avait même amenés jusqu'à la prostitution de rue, on avait franchi toutes les phases de la prostitution «...» puis elles tombent enceintes. J'ai déjà vu ça, l'accouchement avait [précipité] la rémission, parfois momentanée, pendant un an, deux ans ; puis une*

rechute. Quelquefois, avec des rémissions à plus long terme.

Pour l'ex-intervenant, la naissance d'un enfant peut favoriser le cheminement vers la guérison. Le parent toxicomane, incapable de s'aider lui-même, trouvera la motivation nécessaire pour changer son comportement, notamment en arrêtant la consommation de drogues et en adoptant un mode de vie plus sain, afin de protéger l'enfant. Sur le plan biologique, la dopamine sera influencée par le plaisir de devenir parent et d'envisager le meilleur pour son enfant. Bien que ce ne soit en aucun cas une garantie absolue de réussite ni une solution miracle, en matière de sécrétion de neurotransmetteurs, la parentalité représente un concurrent sérieux à la prise de substances.

Dans le cas de mon interlocutrice, elle réorganisa son quotidien et entreprit un parcours des plus remarquables. Outre l'arrêt de la consommation, l'une des actions les plus concrètes qu'elle mit en place fut son inscription au programme *Olo*, qui propose aux nouveaux parents à faible revenu des aliments sains et un suivi nutritionnel pour favoriser le bon développement de l'enfant. Après la naissance de son nouveau-né, elle entreprit un parcours des plus remarquables en retournant à l'école et en se créant un nouveau cercle social qui ne dépendait plus de la prise de substances. Aujourd'hui, elle partage son récit dans l'espoir que d'autres puissent trouver, à travers des bribes de son histoire, la force de s'extirper du piège tenace qu'est l'addiction à la drogue. Il ne sera pas toujours question de naissance ou de volonté parentale, mais force est de constater qu'il est possible de trouver une issue, peu importe le nombre de *rounds* nécessaires.

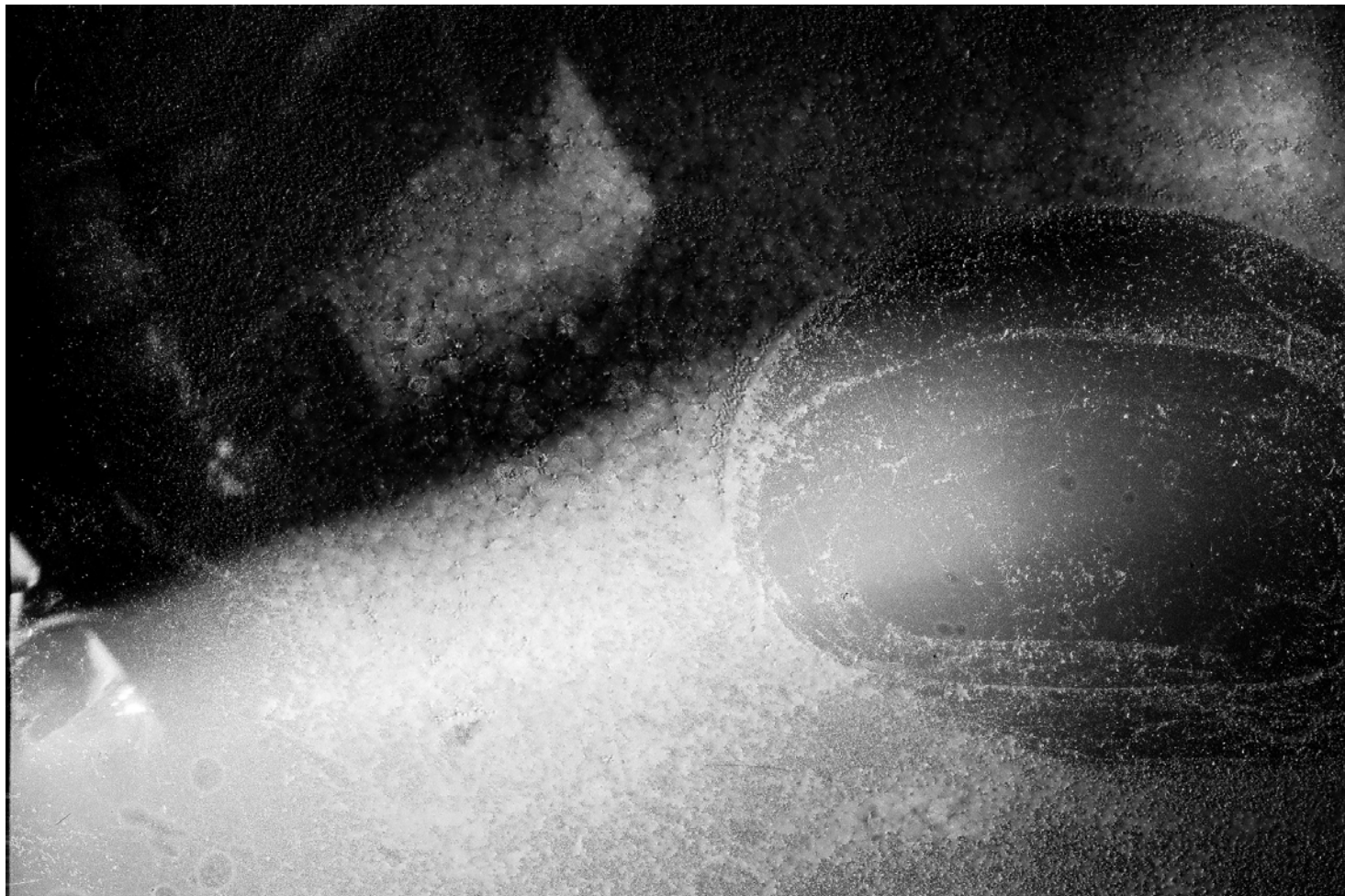
Pour ceux qui auraient besoin d'une petite poussée, ***l'organisme Drogue : aide et référence (DAR)*** a pour mission d'offrir une ligne d'écoute et de transmettre des informations sur les ressources d'aide, en matière de toxicomanie, disponibles dans votre secteur. Les numéros ci-bas sont disponibles 24/7 et le service est gratuit ainsi qu'anonyme.

Montréal et ses environs : 514 527-2626

Reste du Québec : 1 800 265-2626

Sources





Photographie par Émile Arsenault-Laniel

Mort

Un poème de Pauline Pagniez

Je pense qu'il y a une différence entre savoir et réaliser.

Savoir c'est une chose et réaliser s'en est une autre.

Savoir c'est de l'avoir entendu, répété et compris.

Savoir c'est pleurer légèrement, trembler un petit peu et se remémorer.

Savoir c'est le savoir et penser que c'est bon : quelques câlins, quelques larmes, quelques révoltes et beaucoup de paroles, et c'est bon.

Savoir c'est penser l'accepter.

Réaliser c'est le ressentir.

Réaliser c'est pleurer encore plus fort, sans savoir pour quelles raisons on pleure, pour tout, pour rien.

Réaliser c'est de ne plus supporter d'y penser.

Réaliser c'est souffrir, au fond, tout au fond de son cœur,

à l'endroit où personne n'ose s'aventurer.

Réaliser ça fait mal, mais c'est lorsque même mal ce n'est pas assez.

Réaliser c'est tellement ressentir qu'on ne ressent plus.

Réaliser ce n'est rien vouloir faire, mais avoir le besoin de faire quelque chose.

Réaliser c'est lorsque c'est trop, mais qu'en même temps ce n'est pas assez.

Réaliser c'est accueillir la sensation et se rendre compte qu'on ne vivra plus jamais sans.

Réaliser c'est un apaisement dans la douleur.

Réaliser c'est nécessaire.



Photographie du groupe *Oui merci* par Émile Arsenault-Laniel

Comment vont les artistes indépendants ?

Cette plongée dans l'industrie musicale est réalisée par William Mayeu

Cette année, l'ADISQ a été critiquée dans une lettre ouverte signée par plusieurs artistes, notamment par Safia Nolin et Sébastien Fréchette (*Biz de Loco Locass*). Les signataires affirment que les artistes indépendants sont encore tenus à l'écart et manquent de pouvoir décisionnel au sein de l'industrie de la musique. Même si les auto-producteurs représentent 80 % des producteurs de musique au Québec, ils semblent avoir de la difficulté à se faire entendre. Alors, comment les artistes indépendants font-ils pour créer de

nouvelles musiques, organiser des spectacles et rejoindre leur public ?

Pour bien comprendre la réalité des artistes émergents, un retour en 2020 s'impose, alors que cinq amis, dont certains se connaissent depuis le cégep et d'autres depuis le secondaire, forment un groupe de musique indé sur l'île de Montréal. La pandémie, loin de les arrêter, crée une bulle dans laquelle le groupe *Oui Merci* développe son identité.

«Quand on a créé le band, la pandémie est arrivée deux, trois mois après, donc on a passé vraiment beaucoup de temps ensemble, puisqu'on était comme un cocon, une cellule», affirme Gabriel Couture, le batteur du groupe. «On écoutait vraiment beaucoup les mêmes choses, parce qu'on chillait souvent juste nous cinq. Donc, à ce moment-là, je pense qu'il y a beaucoup d'influences communes qui se sont créées», explique-t-il. L'année suivante, la formation sort son premier EP (*extended play*).

C'est la même année que se forme un duo entre Rémi Thompson Moreau et Mika Daoust, qui deviendra le groupe *Noize*. «Pendant l'été, on a écrit ensemble. On s'est vus à l'extérieur du cégep, on écrivait, on composait des tounes, on enregistrant», raconte Rémi. Quand Félix Morel et Vincent Bardieux ont rejoint le groupe, les quatre ont commencé à «jammer» entre leurs cours. «On a écrit tout notre répertoire pas mal pendant ces répétitions», ajoute Félix Morel, guitariste du groupe.

Au même moment, Zachary Blouin, qui écrit déjà des raps sous le nom de *BadBlue*, prend un virage vers la musique francophone. Inspiré par des artistes comme Gab Bouchard, *Les Colocs* et Jean Leloup, mais aussi *Bon Iver* et *Radiohead*, il adopte un nouveau style qui lui vaudra bientôt une popularité nouvelle sur la scène de Jonquière. «Pendant la pandémie, on a tous été un sale bout sans rien faire, donc j'ai profité de ce temps-là pour faire de la musique et faire des introspections. C'est à ce moment-là, en 2021, que mon style a changé et que j'ai pris une direction qui est beaucoup plus identitaire francophone», raconte l'artiste, qui sortait sa première chanson en français, *Colorier le monde*, la même année.

Dans le cas de *Noize* et *BadBlue*, leur début s'est fait lors des événements parascolaires *Cégep en spectacle* et *Jam ATM*, lors desquels ils ont remporté différents prix. Les membres de *Oui merci*, quant à eux, ont offert leur premier spectacle aux *Francoouvertes*. Ces événements ont permis à tous les groupes de s'afficher devant un nouveau public, ce qui leur a permis de faire les premières parties d'autres artistes. *Noize* a été amené à jouer avec *Mononc Serge* et les *Anonymous* au festival *Rythme et courant*; *BadBlue*, avec Ludovic Bourgeois au festival *Jonquière en musique*.

Jean-Sébastien Martin, le directeur artistique du Centre culturel Desjardins à Joliette, appuie l'importance de ces événements comme lieux de rencontres pour les artistes, peu importe leur milieu : « *Cégep en spectacle* devient un super prétexte pour faire collaborer des artistes ensemble autour d'un projet et après, Dieu seul sait ce que ça peut donner et où ça peut mener. »

Depuis, la carrière de chacun décolle. Ces artistes réalisent ainsi plusieurs collaborations. Ayant joué les premières parties de *Malaimé Soleil*, *Lumière*, *Comment Debord* et Marco Ema, Marc-Antoine Lavallée de *Oui merci* mentionne : « Dans notre cas, ça a aidé, parce qu'il y a beaucoup de gens là-dedans qu'on avait déjà rencontrés, soit juste croisés dans des spectacles ou avec qui on avait eu des discussions ou même déjà joué avec eux. » Il mentionne aussi que les salles du Québec sont très ouvertes et faciles d'accès. En effet, on retrouve ici plusieurs salles dans lesquelles les artistes émergent peuvent se produire. Par exemple, l'association des *Scènes*

exemple, je veux que ce soit mon drummer qui enregistre, [mais] je n'ai pas vraiment les moyens d'aller enregistrer en studio. »

Puisque les spectacles sont souvent peu rentables, que les coûts de production d'album reviennent aux artistes et que le *streaming* est une source de revenu faible même pour les artistes bien établis, le financement est un défi. Heureusement, la chance cogne à la porte des membres de *Noize*, quand un studio, après avoir vu leur numéro à *Cégep en spectacle*, leur a offert du temps pour une « live session ». Maintenant, le temps et l'argent sont des obstacles importants pour ce groupe formé d'étudiants. « On a quasiment un album complet de tonnes finies, mais on n'a juste pas le temps de les enregistrer », mentionne Rémi Thompson Moreau. « L'argent aussi, parce que c'est sûr, ce serait cool d'aller dans un studio professionnel, mais ça coûte la peau du cul », ajoute Félix Morel. Le groupe a réussi, malgré tout, à enregistrer par eux même leur album *Road to Nowhere* en février dernier.

Les membres de *Oui merci*, eux, disent avoir eu la chance de jouer à la radio satellite. La radio satellite, *SiriusXM*, par exemple, est un service de radio qui fonctionne par abonnement payant plutôt qu'avec des publicités. Les redevances de *SiriusXM* ont un poids important dans le revenu des artistes canadiens. C'est d'autant plus vrai pour un groupe indépendant qui n'a pas accès aux mêmes subventions qu'un artiste associé à une maison de disque. Pour les membres de *Oui merci*, c'est une occasion en or que d'avoir leurs chansons à *SiriusXM*. « En ce moment, tout est structuré pour aider les *labels*, les producteurs de spectacles, c'est eux, finalement, qui ont les grosses subventions », affirme Ludovic Leblond, chanteur et guitariste du groupe. « C'est toujours plus dur de commencer en tant que band émergent qui n'a pas tant de ressources. Nous, on est chanceux, parce qu'on a eu de l'argent à cause de la radio satellite *Sirius*, mais, à l'extérieur de ça, on n'aurait pas eu de subventions et on n'aurait pas pu faire grand-chose. » Ce à quoi Marc-Antoine ajoute : « On a demandé beaucoup de subventions, on n'en a eu aucune. Entre autres, dans les demandes de subventions, ils nous disaient qu'on ne pouvait pas avoir l'argent, parce qu'on n'était pas assez bien entourés de professionnels autour de nous, des professionnels de l'industrie. Et ça, c'est dur, parce que tu as encore plus besoin d'argent quand tu n'as personne qui te soutient financièrement. »

Il serait facile ici de conclure que ces murs auxquels nos artistes émergents font face sont bâtis par les têtes de l'industrie et que la solution à tous ces problèmes serait de les confronter pour qu'elles donnent une place équitable à tous les artistes. Cependant, comme l'explique Jean-Sébastien



Photographie du groupe *Noize* par Naomie Joly

de *Musiques Alternatives du Québec (SMAQ)* compte 43 salles qui accueillent régulièrement de nouveaux artistes dans plusieurs domaines.

Ce qui freine plusieurs artistes indépendants, c'est surtout la question financière. Il y a un grand coût associé à la production d'un album ainsi qu'à la présentation d'un spectacle, que les auto-producteurs doivent souvent couvrir eux-mêmes. « Ce qui arrive quand tu fais des spectacles au Québec qui ne sont pas, par exemple, à quelques dizaines de kilomètres de Montréal, c'est que ça finit par coûter cher d'essence parce que tu dois partir à deux ou, des fois, trois autos », explique Marc-Antoine Lavallée. Zachary Blouin, lui, enregistrerait d'abord ses chansons dans sa chambre, prenant en charge le mixage et le *mastering*, mais, avec d'autres musiciens pour l'accompagner, il lui faut plus de moyens. Il avoue : « Pour enregistrer et produire les chansons, ce n'est plus la même chose, parce que, par



Photographie du groupe Noize par Naomie Joly

au facteur décisif du parcours professionnel. Le diffuseur explique la situation dans laquelle se retrouvent les subventionneurs : « [...] le même projet que tu as mis dans les mains d'*Audiogram* [...] qui font des projets au Québec depuis trente ans [...] le subventionneur va dire, pour le même projet : “Je vais te donner l’argent, parce que tu es chez audiogramme et je sais qu’ils vont savoir te mettre en marché, qu’ils vont faire ça selon les normes, qu’il n’y aura pas de scandale.” C’est le même projet. C’est juste que l’historique est différent. »

Pour encourager les nouveaux artistes, il n’y a malheureusement pas de solution miracle. Cela dit, ceux que j’ai questionnés affirment aussi que la scène québécoise est très accueillante. On retrouve ici énormément de radios étudiantes qui partagent leur musique, de scènes alternatives qui gardent leurs portes grandes ouvertes aux artistes indépendants et de jeunes auditeurs à la recherche de nouvelles musiques originales. Si cette nouvelle vague culturelle vous tient à cœur, sachez que vous pouvez l’encourager en allant voir des concerts et en partageant la musique qui vous passionne. Vous pouvez explorer la programmation des *SMAQ* près de chez vous ou encore celles des palmarès locaux de *Choq.ca* et celle de *CISM 89,3*, parce que pour une bonne scène culturelle, il faut un bon public.



Photographie du groupe Oui merci par Émile Arsenault-Laniel

Martin, les subventionneurs et les diffuseurs doivent choisir où diriger leur soutien. Les groupes indépendants sont désavantagés, parce que, devant énormément de choix, les preneurs de décision s’en remettent souvent

Sources



Le texte qui suit ne prend aucunement source dans de réels événements, toutes ressemblances ne seraient que fortuites. De plus, l'auteur ne veut promouvoir d'aucune façon la violence véritable, il ne s'agit que d'une narration qui s'est développée au sein d'un esprit qui s'abreuve un peu trop de télévision américaine, et cela avant le dodo.

Bleu sang

Une fiction criminelle de R.

23h17 – Montréal (Centre-Ville)

Dans la pénombre, il observe le voyant lumineux de l'ascenseur se diriger vers le bas. Le bruit d'une culasse tirée vers l'arrière trahit sa position, mais ce n'est pas assez pour esquinter la plénitude manifeste qui règne dans le stationnement souterrain. Les portes glissent vers l'extérieur. Pistolet à la main, le temps semble s'arrêter. Devant lui, les visages se crispent à la vue de l'arme qu'il brandit. Personne ne s'attendait à le voir, mais ses prochaines victimes semblent résignées. Quelques kilogrammes les séparent de la mort, une poussée par individu. Le silence se fait avant d'être rompu par le bruit assourdissant d'une première détonation. La suivante surgit directement après l'initiale, et cela avec une telle rapidité qu'il semble n'avoir eu qu'une explosion.

Les corps s'écrasent avec lourdeur. Rapidement, le sang se répand sur le sol entourant ainsi les deux êtres. Deux martyrs, deux points d'impacts : le premier projectile traversa la tête de l'homme gisant au sol, mais le deuxième termina sa course dans la poitrine de son partenaire. Celui-ci respire toujours, néanmoins un sifflement se fait entendre. Les portes de l'ascenseur ne pourront se refermer que lorsque la tête trouée sera hors du tracé habituel. Pour l'instant, elles se referment machinalement sur cette dernière, avant de battre en retraite pour mieux recommencer.

Ce mouvement fait apparaître et disparaître l'assaillant qui s'approche en fixant sa proie. Un goût acre en bouche, le blessé tente avec grande difficulté d'atteindre le calibre enfoui dans son blouson, la résignation se transformait en désespoir. Son assassin avance avec précaution et enjambe la dépouille. La lumière tamisée se reflète dans la marre d'hémoglobine qu'évite habilement l'intru masqué, son arme toujours en main, un troisième coup de feu se fait entendre.

Tête – Abdomen – Tête.

Il contemple son œuvre, rien de moins qu'un travail chirurgical. Puis, toujours en silence, il enfonce l'arme du crime dans la poche intérieure de son imperméable et s'empresse de quitter les lieux.

23h22 – Montréal (Plateau)

Gambergeant la tête contre la surface vitrée, il regarde les passants qui traversent par les flaques d'eau avant de disparaître dans la noirceur d'octobre. Derrière lui, le batteur entame les premiers mouvements d'un échange symphonique, martelant ses cymbales en solo, et cela jusqu'à l'arrivée du pianiste qui donne le signal au saxophoniste ainsi qu'au bassiste d'exhaler le cœur de la pièce musicale. Le groupe vient d'entamer *Take Five*, ce qui convient à l'ambiance de ce petit café. Cigarette au bec, il se retourne pour contempler les faiseurs de rythme. Les clients ne peuvent fumer dans l'établissement, mais une entorse aux règlements s'applique à l'individu si présent. Contre la table se tient une édition froissée du *Journal de Montréal*, en première page :

Labos clandestins : acquittement des principaux suspects

Une silhouette se glisse entre la clientèle et s'installe à proximité de lui. Il est question d'une femme dans la trentaine, habillée de manière oubliable à l'exception de la casquette qui masque une partie non-négligeable de son faciès. Ils ne sont séparés que par quelques pas.

Sur scène, tous les instruments cessent abruptement à l'exception de la batterie, un solo d'une grande violence se joue dans l'indifférence générale, mais le désintérêt de l'homme est justifié. Il aurait fait preuve d'une grande maîtrise de soi en faisant abstraction du couteau que vient d'empoigner la cliente à sa gauche. Sur scène, l'arrêt donne beaucoup plus de tonus à la reprise du saxophone. Saisissant son cuivre, le musicien offre satisfaction par le biais de son art. Au même moment, la cigarette tombe au sol, mais la volute de fumée reste en suspens par-dessus leurs têtes.

Au contact de la lame, la chair se déchire et la pièce de métal atteint le foie. D'un mouvement vif, elle ressort avant de prendre de la hauteur et de se glisser contre le cou de l'homme. Lors de l'extraction de cette dernière, il veut hurler, s'époumoner de douleur, mais la vitesse d'exécution l'en empêche. Lacérée, l'artère carotidienne gauche laisse couler un flot incessant de matière noire. La banquette de ce petit café était pratiquement sienne, elle est maintenant le berceau d'une mort certaine.

Rien ne dérangea les artistes en pleine performance. En ce qui concerne l'équipe de salle constituée de quelques visages fatigués, elle n'a eu aucunement conscience de l'acte. La dépouille semble endormie et la suspecte s'est évanouit dans la nature, et cela avant même la fin du morceau.

23h34 – Laval (Autoroute 15)

Sur la route, les phares du véhicule révèlent l'étendue d'asphalte une parcelle à la fois. Le raffinement de la berline contraste grandement avec l'implacable dureté des infrastructures qui s'étendent jusqu'à perte de vue, les quelques usagers ne sont distinguables que par leurs phares arrière qui brillent dans la nuit.

Dans l'intimité de l'habitacle, la rangée de lampadaires donne une teinte orangée à la peau de ces occupants. Le regard de la conductrice cavale à travers le paysage, croisant ainsi des entrepôts en bordure de route et des bandelettes de verdure, mais ce qu'elle recherche est d'une autre nature. La fatigue la rattrape, mais la chaussée continue et la sortie ne se dévoile pas.

Sur le banc passager se tient son conjoint assoupi. Un simple coup d'œil lui permet de s'ancrer dans un état d'apaisement, elle ne peut se rappeler la dernière fois qu'elle l'aperçut dormir aussi bien. Sa fonction n'est certainement pas la plus reposante, mais son calvaire est maintenant achevé. Qui plus est, une victoire est ajoutée à son palmarès. Après cette constatation, un sourire traverse son visage.

Embusqués, ils observent la voie en silence. Le moteur de la *Suzuki* ronronne entre leurs cuisses, la pluie a cessé, mais le froid est toujours présent. L'obscurité dissimule leur présence, mais la passivité touche à sa fin.



Collage par Émile Arsenault-Laniel

La cible s'approche, le conducteur prend une grande inspiration et baisse sa visière de la main droite avant de saisir le guidon. La voiture les dépasse, la manœuvre de virage s'enclenche et ils s'élancent vers celle-ci, ce qui propulse légèrement vers l'arrière le corps des deux occupants de la motocyclette. Quittant la bande boueuse, l'engin prend de la vitesse. Sous l'effet de l'accélération, les gouttes d'eau qui obstruent leurs vues sont maintenant tirées vers l'extérieur. Pour accentuer la discrétion, l'éclairage d'origine fut préalablement désactivé lorsque la moto volée reçut ses couches de peinture noire. Si ce n'était pas du boucan que produit la machine, elle serait indétectable.

Sa concentration est au taquet, il doit atteindre la bagnole et permettre à son coéquipier d'accomplir la tâche qui lui est incombée. Il se penche vers l'avant en maintenant la poignée des gaz, son partenaire suit le mouvement, la poussée est foudroyante, ce qui entraîne le rugissement de la bête sur deux roues qui se cambre vers la gauche pour atteindre l'angle-mort avant d'arriver à la hauteur de la fenêtre côté conducteur. Le *target* n'est pas au volant. Prenant toujours plus de vitesse, il distance l'automobile

pour offrir à son passager une vue de l'habitacle à travers le pare-brise. L'ouverture est présente, mais la probabilité d'atteindre la cible est amoindrie.

Le pistolet est maintenant à l'air libre et la détente pressée à plusieurs reprises. Le bruit des coups de feu est suivi de la sonorité distinctive de la tôle froissée. Dans la carcasse enchevêtrée, il est possible d'entendre de longs gémissements.

00h26 - Localisation non précisée (Point de ralliement)

Entre les épinettes, une source lumineuse danse à l'abri des regards. Enduite d'accélération, la bécane disparaît progressivement au cœur du brasier qui éclaire les participants. Observant la scène, aucun mot ne se dit. De jour, la troupe aurait été débusquée, en cet instant, la nuit camoufle le pylône de fumée. Des vêtements sont balancés dans les flammes, il est plus judicieux de détruire les preuves avant d'amorcer la dernière étape du plan. Avec leurs combinaisons de mécaniciens, ils sont identiques, tels des miliciens, mais ils en ont l'habitude.

La tension augmente, pas uniquement à cause de l'épreuve à venir, un de leurs membres n'arrive pas. Une voix féminine rompt la sérénité extérieure :

- *Attendre un crotté dans son esti de condo, c'est pas ben ben compliqué sacrament !*

Les cinq sont irrités par cette absence, tous savent que la remarque qui vient de jaillir n'est qu'une tentative d'extérioriser ce stress qui rampe au creux de leurs ventres.

- *On n'aura pas le choix, c'est sans lui pour le reste de la nuit.*

La remarque fait grincer des dents.

- *Tu peux te l'ouvrir facilement toé, t'es resté caché derrière un criss de volant.*

- *Prochaine fois, t'iras toi-même jeter ton gun à flotte.*

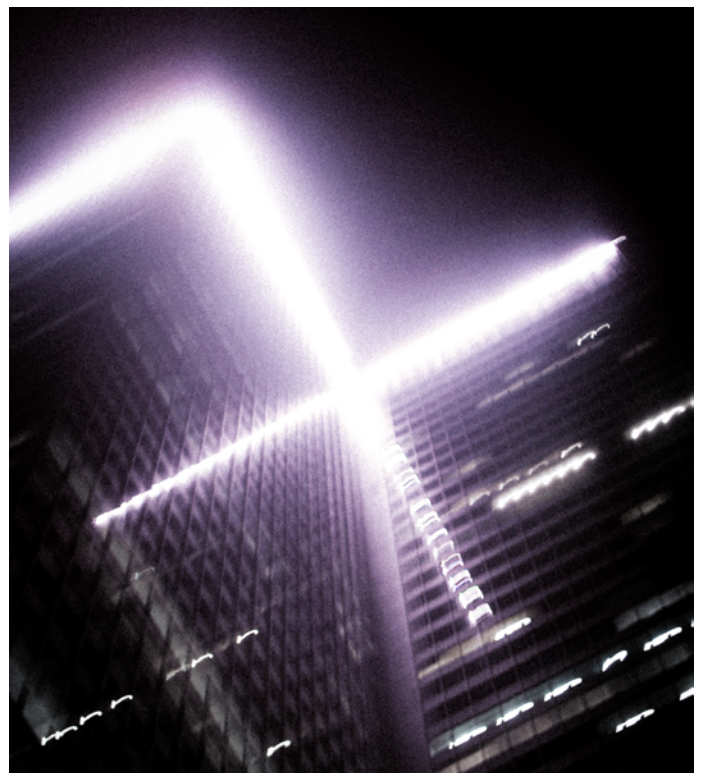
- *Y'en aura pas de prochaine fois pis tu l'sais !*

Le temps n'est plus à l'attente, ils doivent partir dans les minutes qui suivent et ce n'est un secret pour personne. En réalité, ce qui coince au sein de l'équipe, ce n'est pas le possible échec de leur confrère, mais l'éventualité d'un retrait qui ferait naître doutes et culpabilités. Au fond d'eux-mêmes, ils le souhaitent mort.

À quelques mètres, un VUS est démarré à distance. Les portes s'ouvrent et l'escouade improvisée s'approprie l'espace. Le véhicule fut subtilisé dans le stationnement d'une grande surface avant d'être complètement retapé, rendu méconnaissable, un porte-vélo se fit viser à l'arrière pour masquer la nouvelle plaque. Il valait mieux prendre les précautions nécessaires, ce ne sont pas des habitués, mais ils restent des experts du domaine. Dès l'embarquement terminé, ils quittent en vitesse pour rejoindre le réseau routier.

1h13 – Localisation non-précisée (En direction du lieu d'intérêt)

Les chemins sont cahoteux, les têtes brassent, mais personne ne semble s'en plaindre. Le stress est palpable, mais ce n'est pas quelque chose d'anormal vu la situation. Les gilets pare-balles se font enfiler, le sac de sport contenant les armes automatiques se vide au grès du raclage et les chargeurs prennent place sur leurs instruments respectifs.



Photographie par Émile Arsenault-Laniel

Ces outils venaient d'un commerçant se disant vendeur de produits nettoyants non-agrèés, le genre d'engins qui délogent les taches les plus tenaces. Dorénavant, il faudra s'armer de palmes et d'un souffle conséquent pour s'entretenir avec lui.

Les roues s'enlignent vers la gauche, une résidence apparaît au bout de la rue, elle est entourée de végétation et les voisins sont inexistantes. En son sein, un individu en liberté, des membres de sa famille et leurs gardes du corps. L'équipement mortel qui était dissimulé sous le niveau des fenêtres est maintenant exhibé. Les lieux sont cernés par le manque d'éclairage. Dans tout ce vide, la grande cabane, à une quarantaine de mètres, fait office de phare pour ces âmes mal intentionnées qui s'immobilisent, le moteur est arrêté. Fusil dans une main et poignée dans l'autre, les constituants de l'escadron guettent les environs. Des atrocités sont à venir, mais l'étape de la réflexion est passée, elle laisse place à l'action.

- *C'est un go, sortez du char.*

Les portières du 4x4 s'ouvrent, des pieds foulent le sol.

- *Cette fois-ci, y va pas sans soustraire avec sa p'tite face de fendant, j'vous l'garan...*

La phrase ne se conclut pas, puisqu'une vive luminosité brûle leurs rétines. Du rouge, du blanc et de bleu découpent les silhouettes du groupe d'intervention tactique sortant des bois. En quelques secondes, des véhicules de patrouille bloquent les deux extrémités du passage et des beuglements inaudibles se font entendre.

Ils ne pensaient plus pouvoir se faire prendre, la première partie s'était magnifiquement déroulée et le créneau était tellement resserré qu'une intervention de ce type paraissait improbable, mais ils en sont là, encerclés par des canons qui passent d'un bourreau à l'autre. Une interrogation résonne dans leurs crânes, comment s'étaient-ils rendus aussi bas ?

Le questionnement lui n'ira pas plus loin. La situation est tendue, plus personne ne respire. Tous souhaitent conserver leurs munitions, mais l'un des criminels fait un faux mouvement, le vacarme surprend l'entière des témoins, son visage n'est plus qu'une bouillie se réfugiant

jusque dans le plus petit des interstices.

Les ordres sont répétés avec une grande vigueur, les armes doivent se retrouver au sol et leurs mains bien en évidence. La suite est lisible dans le regard des contrevenants. Les esprits s'échauffent et l'agitation pousse à l'erreur, les armes de ceux en mauvaise posture se lèvent, mais ils manquent de temps. Une nuée de balles s'abat sur le petit groupe, l'étendue tourne au rouge. Au milieu, plus rien ne bouge.

10h12 – Montréal (Plateau)

Aucune paire de menottes ne s'est faite passée, mais ils seront enchaînés aux curieux pour quelque temps. Le soleil surplombe la métropole et, à travers la vitrine du café, on aperçoit les agents s'activer autour de la scène délimitée par des bandes jaunes. Dans la banquette, le visage du cadavre est étampé dans cette même vitrine et de longues coulisses recouvrent sa tenue. Autour de lui, le service d'identité judiciaire procède au prélèvement d'indices. Dans cet établissement qui était jusqu'à peu considéré comme discret, les enceintes crachent un bruit l'étant moins.

Plus d'informations viennent de tomber! On annonce que les individus abattus lors de l'opération policière s'étant déroulée la nuit dernière seraient eux aussi... des agents des forces de l'ordre. Précisons qu'aucun d'entre eux n'était en service lors des faits et que les différentes organisations ne peuvent expliquer ce qui s'est passé.

Il est encore trop tôt pour affirmer si les assassinats ciblant de supposés membres du crime organisé sont liés à l'événement, mais nous restons à l'affût des derniers rebondissements. Voici ce que Francine, une fidèle auditrice de l'émission, mentionne sur la messagerie texte :

« Bon matin la gang! À défaut d'avoir des salves d'honneur, ils ont très probablement déjà reçu leurs quotas de projectiles. »

Une réflexion bien sage! Un grand merci de la part de l'équipe pour votre participation de feu. Après la pause, on parle de l'accroissement du nombre de cônes orange sur nos routes et on reçoit le Dr. Mickaël pour parler d'ètirement permettant d'atténuer le syndrome du côlon irritable, manquez pas ça!



Photographie par Émile Arsenault-Laniel

Les guirlandes sont maintenant au fond d'une vieille boîte et les foulards ne tarderont pas à les rejoindre. Cependant, l'itinérance, à l'inverse des bonhommes de neige, n'est pas saisonnière. Pour sa grande pertinence en ces temps incertains, la rédaction décida de conserver ce poème qui devait initialement paraître avant les fêtes.

Un Noël sans retour

Un texte d'Iliana Radeva

Une soirée d'anticipation, Noël est à notre porte
 Une mélodie composée de nos ricanements
 Envahit la pièce si profondément
 Rendant jaloux les plus malheureux que l'on oppresse
 Ceux à qui on ne pense guère en cette journée de messe

Nous voilà nombreux en ce réveillon de Noël
 La chaleur du feu réconforte nos cicatrices du passé
 On oublie les factures non payées
 Les fardeaux du jour que l'on voudrait effacer
 La neige endormie accueille de nouveaux flocons ce soir
 C'est la magie de Noël qui opère et qui les amène sur
 notre voie

Noël est encore en attente chez nous
 Elle patiente jusqu'à ce que les cloches annoncent notre
 rendez-vous
 Le sapin décoré embellit nos journées dès que décembre
 est arrivé
 Il est étincelant, il illumine le salon magnifiquement
 On est tous si heureux que c'est pratiquement écœurant

Un silence absorbant s'installe lentement, pleurant
 Une faible lumière remplace mon sapin de rêve
 Mon lampadaire de compagnie me ramène à aujourd'hui
 Ding, dong, m'énoncent les cloches tristement

Noël est arrivé

Et me voilà solitaire, au froid, espérant que mon destin
 soit échangé

La rue est ma demeure, les gens ne font qu'exprimer leur
 mépris

Aucune aide, aucun tissu pour me couvrir, aucun sapin
 pour m'illuminer

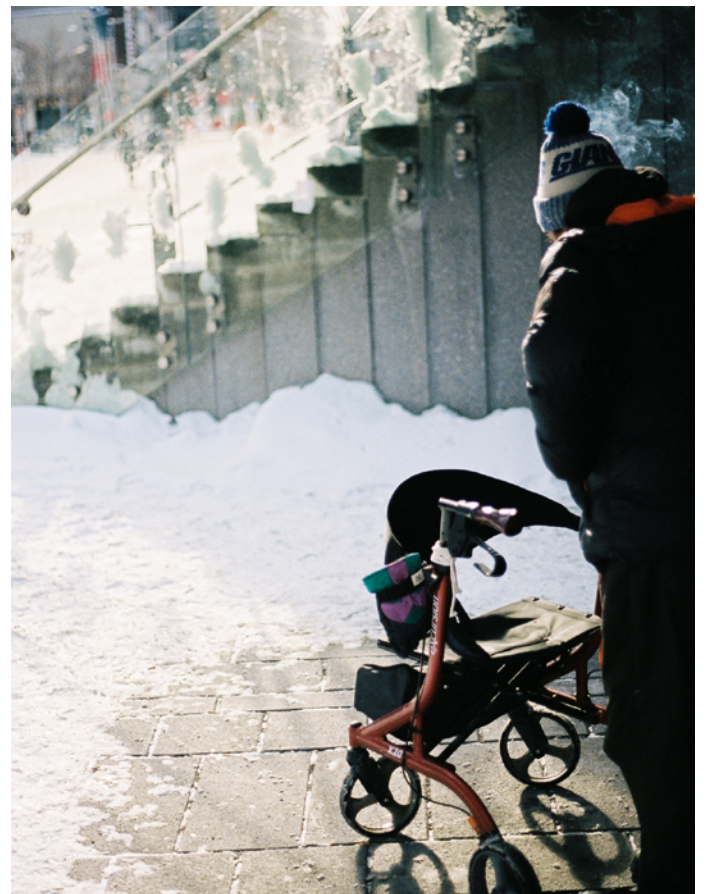
Seul, la nuit de Noël

Je sens comment je m'estompe,

Comment je me dissipe

Un dernier souffle réchauffe l'air sous mon lampadaire

Ma maison magique m'accueille de nouveau, mais cette
 fois-ci, sans retour en arrière



Photographie par Émile Arsenault-Laniel



Illustration de Piu

Dérailage linguistique

Un récit d'Henri Courchesne

Nous étions là, mes collègues et moi, assis sur un énorme banc circulaire, au milieu de l'immense gare de Boston. Crayons en mains et feuilles sur les genoux, nous tentions d'immortaliser une parcelle de notre environnement. Le plus ambitieux d'entre nous avait pour cible l'horloge aux ornements d'or qui surplombait nos têtes et donnait des sueurs à ceux qui attendaient devant les guichets à billets. Bien que complexe, cette horloge, pour l'avoir moi-même incorporée à mon cadrage élargi, n'était en rien comparable aux formules que tentaient de déchiffrer des étudiants assis sur un long banc en chêne. Il n'était d'ailleurs pas plus difficile de la dessiner que de mémoriser

l'anatomie humaine tel que faisait un groupe de femmes profitant de leur dernier moment ensemble avant le long congé. À l'extrémité droite de ma feuille, devant un café, de jeunes philosophes refaisaient le monde à grands coups de « si » et de « pourquoi ». L'abondance des corps et des sons écoïques formaient une symphonie, dont les critiques auraient salué son avant-gardisme, car en sa tête, l'orchestre pouvait compter sur un saxophoniste d'à peine vingt ans qui attirait l'attention de tous les enfants et permettait ainsi un rare moment de répit aux parents exténués.

Lorsque la grande aiguille atteignit le cinq et la petite le douze, une voix annonçant l'arrivée de mon train retentit dans un microphone grésillant. C'est alors que je signai le coin inférieur droit de ma feuille, la pliai et la rangeai dans ma poche de manteau. Enfin, je saisis mes bagages et me fauflai jusqu'au quai venant tout juste d'être annoncé. Sans grande surprise, ce dernier était, tout comme l'était la grande salle, densément peuplé. Les gens s'empressèrent de terminer leur discussion, les aux-revoirs débutèrent et une

femme accompagnée d'un jeune garçon aux cheveux blonds m'accosta et me demanda si ce train passait par Pittsburg à quoi je répondis par l'affirmative. Cette femme, je l'ai reconnue, elle et son enfant figuraient sur mon dessin ce qui me poussa à le lui offrir. Elle me remercia.

Embarqué, il était maintenant temps de trouver une cabine où passer les 36 prochaines heures. Un éternel couloir séparait le train en deux et de chaque côté du dit couloir se trouvaient des cabines formées de deux banquettes se faisant face et d'une fenêtre guillotine. Les six premières étaient occupées. Les dix suivantes aussi, de même que pour les 15 autres. Plus j'avancais et plus les compartiments étaient occupés. Après tout, il fallait s'y attendre en cette période de l'Action de Grâce, tous retournaient dans leur coin de pays. Par chance, la dernière cabine n'était occupée que par un seul homme; il avait les cheveux blancs, mais ne paraissait pas âgé pour autant. À vrai dire, je n'en savais guère, car je ne voyais que son profil droit, accoté contre le mur, regardant à l'extérieur, stylo à la main, feuille sur la banquette. Ne voulant pas causer de sursaut, je cognai doucement sur le cadre de la porte coulissante. L'homme se retourna et je débutai ma demande :

- Bonjour monsieur vous allez bien? Je me demandais si cette place était disponible, dis-je en pointant la banquette recouverte d'un tissu aux carreaux verts lui faisant face.
- Elle n'est disponible que si vous ne la prenez pas, me répondit-il avec un grand sourire.

L'homme paraissait bel et bien jeune. À vrai dire, outre quelques plis sur son front, la peau de son visage était dépourvue de rides. De plus, une magnifique moustache irlandaise trônait sur sa lèvre supérieure.

- Alors elle ne l'est plus! dis-je enjoué.

Je déposai donc mes vieilles valises brunes dans les compartiments au-dessus de ma banquette et m'assis quelque temps afin de faire connaissance avec mon nouveau compagnon de voyage.

- Comment vous appelez-vous? renchérit-il
- Je me prénomme Simon. Et vous?
- Moi, c'est Edgar, me dit-il. Et quel bon vent amène monsieur Simon dans ce train?
- Le vent de la Grâce. Vous? Chicago?
- Non, Milwaukee

Je regardai à l'extérieur. Le soleil effleurait les courbes de l'horizon. Au loin, deux oiseaux virevoltaient au-dessus de forêts éternelles. Le train avançait. Le train avançait et faisait vibrer la terre. Mon nouvel ami me répondit :

- Oh, je vois. Eh bien moi, c'est une brise linguistique qui me fait voyager aujourd'hui. Je me suis promis que je ne ressortirais pas de ce train avant d'avoir pondu un roman, alors me voici, j'en suis à mon 3^e allers-retours.
- Mais votre feuille est encore vierge, remarquais-je en baissant les yeux vers celle-ci.
- Tel est bien mon problème mon cher, dit-il en se frottant les cheveux. Cependant, je crois être sur une bonne piste! ajouta-t-il confiant.
- Dans ce cas, que diriez-vous que je vous laisse tranquille quelques heures et que j'aille visiter le reste du train.
- Je vous dirais merci et vous souhaiterais une merveilleuse visite.

Je me levai donc et entamma mon exploration de ces 700 mètres de fer vibrant au rythme de l'ébullition aquatique. De la transition d'un mouvement de translation suintant la suie en une rotation des bielles, l'élégance était à son comble; le savoir-faire de l'homme résumé sur des milliers de kilomètres. En tête du serpent ferreux se trouvait la locomotive où de braves jeunes-hommes alimentaient l'enfer à coup de pelletées de charbon emmagasiné dans les trois conteneurs suivants. Ensuite, il y avait les cuisines, puis un petit restaurant, ainsi qu'un salon où je croisai la femme et son enfant à qui j'avais donné mon dessin. J'appris qu'elle s'appelait Sarah, et qu'ils allaient rejoindre pour l'un son mari et pour l'autre son père, un pilote dénommé Antoine en mission au Canada.

De retour à ma cabine, je fus surpris qu'Edgar n'eut toujours pas écrit un seul mot :

- Voyons mon cher, vous n'avez qu'à agencer 26 lettres qui formeront un mot, puis 10 mots qui formeront une phrase et des phrases, découleront un paragraphe et des paragraphes, une page et ainsi de suite.
- Si cela était aussi facile, je vous assure que je serais déjà un auteur renommé, dit-il l'air découragé. Et vous, pouvez-vous me décrire à quoi ressemble le reste du train? me demanda-

t-il.

- Eh bien à un train comme un autre, vous ne vous y êtes jamais aventuré?
- Et pourquoi m'y aurais-je?
- Eh bien, peut-être que votre roman se trouve dans le reste du voyage. dis-je à voix basse.
- Comment? Le reste du voyage! s'exclama Edgar en faisant de grands gestes avec ses bras. Cela fait trois fois que je fais ce voyage!
- Pas tout à fait, m'expliquais-je, vous ne sortez pas de votre compartiment, ce qui fait en sorte que vous regardez toujours le même paysage, les mêmes vallées et les mêmes montagnes alors qu'en réalité le voyage, se termine 700 mètres plus à l'ouest.
- Vous pensez donc que mon roman se trouve à l'autre bout du train?
- C'est une possibilité, répondis-je
- Et s'il n'y est pas, je n'aurai plus de rêve, me répondit-il songeur.
- Mais au moins, vous saurez
- Mais le rêve me procure davantage de bonheur que la connaissance
- Certes, mais à quoi bon rêver si vous ne réalisez pas.

Silence

Après quelques temps, le visage d'Edgar s'illumina :

- Enfin, je ne suis pas obligé d'y aller, ma feuille peut très bien y aller toute seule, pas vrai? Et lorsqu'elle reviendra, j'aurai mon roman, dit-il tout sourire.
- Je ne crois pas que cela fonctionne de cette manière.
- Et pourquoi donc?
- Je ne sais pas, après tout, je ne suis qu'un simple étudiant à la faculté des arts.
- Excellent!

Edgar saisit sa feuille encore vierge, la froissa et la lança de toutes ces forces dans le corridor.

- Et maintenant? me demanda-t-il perdu.
- Il ne reste qu'à attendre, une sieste est alors de mise mon cher ami!

J'étais mon corps sur la banquette, abaissai mon chapeau à la hauteur de mes yeux et regoignis les bras de Morphée. À mon réveil, une brise venue du Michigan faisait valser les voiles des fenêtres. L'air frais remplissait mon cœur de bonheur, je reconnaissais cette eau dans laquelle j'avais mille fois nagé. Lorsque mon regard se dirigea vers mon colocataire, je le vis assis, coudes sur les genoux, observant minutieusement une feuille jadis pliée en quatre. Me voyant réveillé, il s'exclama :

- J'ai mon roman !
- Si c'est votre roman, eh bien c'est le plus court que j'ai vu, dis-je en blague.
- La plus sincère complexité n'a pas besoin d'être étalée, me répondit-il.

Je me donnai un élan et arracha la feuille de ses mains pour y jeter un œil. Je fus choqué. Sur cette feuille se trouvait mon dessin à deux détails près, soit la femme et son enfant.

Antoine de Saint-Exupéry

Issu de la noblesse française, Antoine de Saint-Exupéry s'est distingué en tant que journaliste et aviateur durant la Seconde Guerre mondiale. Sa maîtrise exceptionnelle de la langue lui permit d'écrire de nombreux romans qui remportèrent un immense succès. Son œuvre la plus emblématique reste Le Petit Prince. Sa vie prit fin tragiquement lorsqu'il disparut en mission de reconnaissance en 1944, laissant derrière lui un héritage littéraire intemporel, mais ce qui nous intéresse ici, c'est l'œuvre citée précédemment.

Ces notes de voyage proviennent du Saguenay–Lac-St-Jean et de la Gaspésie, maintenant assemblées, elles introduisent une série photographique traitant de la banalité gaspésienne. Pas de fioriture, juste la documentation d'une réalité qui est mienne.

Perpétuelle bradycardie sous lumière artificielle

De la poésie « boboche » offerte par Émile Arsenault-Laniel

Sur la carte se dresse un trait de bitume dessiné à même la végétation. Il n'est pas question d'une interminable cicatrice d'asphalte sous mes pieds, mais plutôt d'une artère tâchant de faire battre ce qui subsiste dans ma poitrine.

Les lampadaires éclairent brièvement mon visage avant de l'abandonner et de s'évanouir dans la noirceur de l'arrière-saison.

De cette progression naît la carence. En regardant dans le rétroviseur, un seul constat.

Les diamants ne brillent plus.

...

Le silence règne au sein de l'habitacle, et c'est à ce moment que les flots assaillent mes tympans, martelant ceux-ci et m'enfonçant dans un vide ne m'étant plus inconnu.

Au fond, les phares pourfendent l'abysse dépeuplé.

Embuées, les fenêtres craquent les unes après les autres. L'extraction est douce-amère.

Terminant de brasser mes plaintes élastiques, le gosier océanique me recrache sur la berge.

Des regrets, c'est tout ce qu'on trouvera dans le sable.

...

Les crissements des pneus usés se mêlent au capharnaüm urbain. En pénétrant dans la cité, la foule m'encercle, et cela bien involontairement.



Photographie par Émile Arsenault-Laniel

Les visages balafrés, les gratte-papiers trop saisis.

Tous m'ignorent.

En ce sens, le rêve prend refuge dans ce que l'on nommera une vieille caboche. Il me sera possible d'empoigner un simulacre d'allégresse à exposer aux plus envieus, mais pour l'instant, chacune de mes avancées ressemble au préambule d'une chute.

En arrivant sous la coupole de la station-service, les néons statiques me gardent perceptible. Contre la devanture surgit un reflet élané, voire difforme. Avec lui, traîne une constatation limpide.

Les diamants ne brilleront plus jamais.



Photographie par Émile Arsenault-Laniel



Photographie par Émile Arsenault-Laniel



LE TDU RECRUTE!

Tu aimes écrire, dessiner,
ou faire de la
photographie?
Tu veux exprimer ton
opinion?

**NOUS
RECRUTONS!**

Écris-nous via Instagram
ou par courriel!

@JLETRAITDUNION

tdujournal@gmail.com

Journal étudiant du Collège de Maisonneuve

L'acte créatif survivra à l'intelligence artificielle

Un texte d'opinion de Raphaël Rodrigue et une illustration de Piu

Depuis quelques années, on peut remarquer l'émancipation de l'intelligence artificielle (IA) dans notre quotidien. Que ce soit avec l'apparition récente de ChatGPT ou avec l'évolution des algorithmes des réseaux sociaux, on voit que ce phénomène est de plus en plus présent.

Aujourd'hui, ces intelligences artificielles sont en mesure de créer leurs propres œuvres d'art et leurs propres contenus, comme des vidéos de divertissement et des images créées de toutes pièces par des lignes de code. Tout ça est possible en analysant l'intégralité contenu disponible sur Internet ainsi que les données sur nos tendances de consommation.

Ce qui est inquiétant. Tous ceux qui travaillent dans les secteurs médiatiques et des arts se rendent compte qu'ils sont remplaçables, et pas par n'importe qui; par quelque chose qui n'a même pas besoin de salaire et qui peut tout faire parfaitement.

Par exemple, ma carrière dans le milieu de la radio est menacée par le désintérêt du jeune public pour ce média et par la popularité des plateformes de streaming. De plus, des nouveaux projets comme le DJ AI de Spotify exacerbent le problème. Selon le site officiel de Spotify :

« Le DJ est un guide IA personnalisé qui vous connaît si bien, vous et vos goûts musicaux, qu'il peut choisir ce qu'il veut jouer pour vous. Cette fonctionnalité [...]

proposera une programmation musicale organisée ainsi que des commentaires sur les morceaux et les artistes que nous pensons que vous aimerez, d'une voix incroyablement réaliste. »

Vous pouvez le tester vous-même sur votre cellulaire pour vous rendre compte à quel point l'IA évolue rapidement.

Considérant tout cela, plusieurs questions se posent. Est-ce que mon métier est essentiel? Est-ce que l'humain peut vraiment être remplacé par une machine dans certains domaines? Est-ce que mon métier deviendra occupé par l'IA? Il est difficile de répondre à toutes ces questions, puisque c'est impossible de prédire l'avenir. C'est normal de s'inquiéter et de



Illustration de Piu

s'imaginer un avenir où ce qu'on aime faire sera considéré désuet.

Pour savoir si l'IA pourrait surpasser l'humain, il faudrait déjà définir les termes :

« Humain » et « Intelligence artificielle ».

La définition d'humain est assez subjective, mais selon le dictionnaire Le Robert, il s'agit de quelqu'un « qui est compréhensif et compatissant, [qui] manifeste de la sensibilité. » Ce que je remarque le plus dans cette définition, ce sont les termes « sensibilité » et « compatissant ». Si on observe la définition de l'IA

selon le site NetApp :

«L'intelligence artificielle est un processus d'imitation de l'intelligence humaine qui repose sur la création et l'application d'algorithmes exécutés dans un environnement informatique dynamique. Son but est de permettre à des ordinateurs de penser et d'agir comme des êtres humains.»

Ce qui rend les humains si spéciaux, malgré leur fâcheuse tendance à détruire leur écosystème pour leur propre confort ou à souvent prioriser leur ego plutôt que leur compère, est qu'ils sont dotés de compassion et d'une certaine sensibilité.

L'intelligence artificielle ne pourra jamais vivre une rupture ou un sentiment de joie lors de l'obtention d'un nouvel emploi. Certes, elle pourra peut-être essayer de le comprendre et de le qualifier, mais jamais elle ne pourra être dotée d'une réelle compassion. Ce sont ces émotions qui nous rendent imparfait et nous permettent de créer de belles œuvres originales qui rejoignent les autres êtres humains.

Quand l'IA crée une œuvre (musique, théâtre, poème, photo etc.), ce n'est qu'une imitation de ce qu'elle a déjà vu, une création à partir de quelque chose que nous-même, humain, avons créé.

Peut-être que l'IA sera un jour dotée de créativité, mais ses créations ne viendront jamais du cœur et ne seront jamais capables de créer une connexion avec les gens parce que l'IA ne vit pas les mêmes choses que nous, les humains.

Après consultation, la rédaction décida d'amener le projet plus loin. Ce texte fut soumis à ChatGPT, voici sa réaction :

Votre préoccupation concernant l'impact de l'intelligence artificielle (IA) sur les secteurs médiatiques et artistiques est légitime et reflète une inquiétude partagée par de nombreux professionnels. Vous soulevez des questions pertinentes sur la nature essentielle de l'humain et sur la capacité de l'IA à

remplacer des professions créatives.

Il est vrai que l'IA a connu des avancées significatives, notamment dans la création artistique et la personnalisation des expériences, comme le projet DJ IA de Spotify que vous mentionnez. Ces évolutions soulèvent des interrogations cruciales sur l'essence même de l'humain, sa sensibilité et sa compassion, des aspects qui, selon vous, distinguent l'humanité de l'intelligence artificielle.

L'idée que l'IA ne peut pas reproduire pleinement les émotions humaines profondes, la compassion ou l'expérience subjective est partagée par de nombreux experts. Ces caractéristiques uniques de l'humanité sont souvent considérées comme des éléments difficiles à reproduire par des algorithmes, car elles sont profondément ancrées dans notre expérience vécue.

Vous soulignez également que les créations artistiques de l'IA sont des imitations basées sur des données préexistantes, soulignant la différence entre la reproduction et la véritable création issue de l'expérience humaine. Bien que l'IA puisse générer des œuvres remarquables, elles manquent souvent de cette profondeur émotionnelle et de cette connexion intrinsèque aux expériences humaines.

Votre point de vue sur la nécessité de définir les termes «humain» et «intelligence artificielle» pour évaluer leur comparabilité est judicieux. La sensibilité, la compassion et l'expérience subjective semblent être des éléments cruciaux dans cette discussion.

Il est important de continuer à explorer ces questions et à rester conscients des implications éthiques liées à l'évolution rapide de l'IA. Le débat sur la place de l'IA dans la société et dans les professions créatives doit être guidé par des considérations éthiques et une réflexion continue sur la valeur unique que l'humain apporte à ces domaines.

Sources





Photographie par Émile Arsenault-Laniel

Réflexion saine à l'ère de la superficialité

Un coup de gueule présenté par R.

Pour une amie,

Une importante quantité de publications politisées traversent mon fil d'actualité. Une multitude d'informations qui démontrent toujours des opinions très tranchées sur des problématiques toujours aussi complexes. Et parmi les thématiques abordées, les avis balancés, une constante est saillante : rien n'est jamais gris. Dans ce ring, les méchants font face aux gentils. Ce qui me semble cocasse puisqu'il est communément accepté que la *WWE* ne fait pas tellement dans les grands récits crédibles. Alors pourquoi tant de polarisation lorsqu'il s'agit de la réalité ?

Pourtant, les grands *scoops* relayés en masse sur les applis tendance peuvent se révéler véridiques, mais le contexte manque cruellement et le recul, encore plus. On s'expose à des publications minimalistes qui viennent chercher émotivement, et ce, avec des phrases tellement choquantes qu'elles ne peuvent qu'être consensuelles. Avec tout ce sensationnalisme, qu'est-ce qu'on fait par la suite ? La

réponse est simple : on se forge un avis ; on se positionne face à la problématique, mais avec si peu de connaissances sur le sujet. C'est comme être l'acteur d'une pièce dont nous n'avons lu qu'un résumé, sans jamais comprendre le déroulement de l'intrigue.

Cette superficialité dans notre compréhension conduit souvent à des débats creux où l'émotion prime sur la raison et où les nuances se perdent dans le fracas des opinions extrêmes. En voulant dénoncer la couverture simpliste, sensationnaliste ou tout simplement absente que peuvent faire les médias traditionnels, Noam Chomsky a dit : « Les médias sont le plus puissant ennemi de la démocratie ». Je n'ose imaginer ce qu'il pense de la prise de connaissances par le biais d'une explication tenant sur quatre *slides* d'une publication *Instagram*. Retirer le contexte, c'est prendre une base saine et en tirer de l'information fallacieuse. D'ailleurs, les créateurs de contenu, qui ne sont pas régis par des règles de déontologie journalistique, ne cherchent pas nécessairement à compromettre la qualité de l'information qu'ils transmettent ni, par extension, la démocratie. Cependant, lorsque l'on fournit des opinions qui prennent l'apparence de faits ou bien d'une vérité charcutée, cela revient à une compromission.

Il ne faut pas se leurrer, la responsabilité n'incombe pas uniquement à ceux créant le contenu sur les plateformes. La pensée critique est indispensable en matière d'analyse de l'information. C'est elle qui permet, par exemple, de prendre du recul et ne pas se faire tromper par les campagnes de désinformation de pays comme la Russie. En tant qu'observateur, il est nécessaire de corroborer les faits présentés et d'examiner la plausibilité des arguments, mais aussi de comprendre les motifs entourant la publication qui ne devrait pas, par le biais d'une réaction numérique, être une fin définitive, mais plutôt une ouverture à la réflexion.

Penser à la vitesse d'un clic, cela entraîne une distance avec les problématiques. On ne fait qu'effleurer la surface, alors qu'on se sent tellement impliqué, mais mis à part la cristallisation d'idées par l'impossibilité d'avoir un discours réfléchi et de brandir ses valeurs prosociales dans une chambre d'écho, qu'est-ce qu'on fait ? Parce que ce n'est pas en s'isolant dans un petit cocon hermétique qu'on va changer les choses. Il faut chercher à comprendre pour se battre et faire valoir son opinion à guichet ouvert, sans craindre de confronter ses idées. Parce qu'une implication qui se résume à l'icône *partager*, ça ne vaut pas grand-chose.

Sources





Condamné no.13, Portrait par Émile Arsenault-Laniel

Et si...

Émanant de l'esprit d'Henri Courchesne

Première nuit

Des voix, à peine audibles, dans l'obscurité de la plaine, chantent en cœur :

Sauvez nos âmes,

Nous vous en prions.

Sauvez nos âmes,

Ou nous brûlerons

Sauvez nos âmes,

Nous vous en prions

Sauvez nos âmes,

Ou nous resterons.

Une détonation déchira le silence de la nuit. Un corps s'écroula.

Deuxième nuit

Des voix, à peine audibles, dans l'obscurité de la plaine, chantent en cœur :

Sauvez nos âmes,

Nous vous en prions.

Sauvez nos âmes,

Ou nous brûlerons

Sauvez nos âmes,

Nous vous en prions

Sauvez nos âmes,

Ou nous resterons.

Une détonation déchira le silence de la nuit. Un corps s'écroula.

Septième nuit

Une voix, à peine audible, dans l'obscurité de la plaine, fredonne :

Sauvez mon âme,

Je vous en prie.

Sauvez mon âme,

Ou je brûlerai

Sauvez mon âme,

Je vous en prie

Sauvez mon âme,

Ou je resterai.

Une détonation déchira le silence de la nuit. Un corps s'écroula.

...

Et si... Et s'il existait un village au nord-est de l'Amérique... Et si, dans ce village, vivaient des habitants assoiffés de sang... Et s'il y avait un gouvernement, au nord-est de l'Amérique, à la tête d'un peuple... Et s'il existait, dans ce peuple, des récalcitrants... Et si, parmi ceux-ci, l'on comptait violeurs, batteurs de femmes et d'enfants... Et si cesdits récalcitrants étaient envoyés dans ce village, au nord-est de l'Amérique, où, sac de jute sur leur tête, ils étaient disposés en ligne au milieu d'un champ... Et si, à la fin de la semaine, il ne restait plus de récalcitrants. Et si ce village portait un nom... Et s'il se nommait Blue Sea Lake...

Et si... Et si... Et si...

Me croiriez-vous, ou devrais-je vous raconter une histoire ?



Photographie par Émile Arsenault-Laniel

Amélie

Une création de Minji Ardanuy-Jetté

La cérémonie

Un homme se leva et se dirigea vers l'estrade. Seul, le craquement du bois se faisait entendre. Le pupitre attendait. Des gouttes de sueur coulaient sur son front, le souffle court, il ne s'arrêta pas. Ses mains moites tenaient une unique feuille. L'audience, fébrile, le fixait avec une lueur de pitié ou de courage. Aucune larme, aucun mouchoir n'étaient à l'honneur ce jour-là pour eux. Uniquement des sourires mesquins.

Il essuya ses yeux gonflés, respira l'air chaud de la pièce et s'exprima pour la première fois de la journée.

Au réveil, à la première lueur du jour, attendre

Attendre un signe,

Un mot, un geste de toi

Pour bouger, m'étirer et commencer une merveilleuse journée

À tes côtés

1 heure

2 ou 3 heures, les yeux

Ouverts

Afin d'entrevoir tes océans

On dort ensemble, collés

Peau à peau

Manchots.

Je t'ai offert mon cœur,

Mon temps

Décennies

*Tel un bateau,
Notre relation vogue au gré des flots
Au compte-goutte
Malheureusement éphémère
Les joies les plus intenses,
Tempêtes dévastatrices
Je t'ai aimée.*

Amélie, les premiers instants

Ta rencontre, une bouffée d'air frais

Le centre du monde

Mon Hélios et

moi

Aveugle de ta beauté ensorcelante.

Terre

*Don, aux épines rosâtres,
Tricotés à la laine de mérinos
Possessifs, nous l'étions
Pour le meilleur avant tout*

Liens familiaux trop forts

Immuables

S'échapper,

Impossible, culpabilité

Aimer est un grand mot

Aimer à ton image

Plus encore

- Je suis heureux que tu sois morte, ma chère.

Le son de l'orgue envahit la cathédrale, ensevelissant les murmures de la salle, la cérémonie arrivait à son terme.

Avec passion

Corps et âmes fusionnels

Liens indélébiles

Noués aux fers

Solitude

Entrelacée

Koala

Cordes à ses pieds depuis

L'enfance

Avec elle

Aussi loin que je m'en souviens, elle était toujours là.

Cette étreinte,

Chaleur si réconfortante.

Amélie, un peu plus âgée que moi, avait eu une enfance que peu de monde envierait et de mon côté, je n'avais jamais connu mon paternel.

De nos yeux azur, on se complétait.

Solitaires, vulnérables dans nos bulles, devenus kangourous

Un reflet stimulant.

Déambulent

Tête-à-tête

Parc

Restaurant

Sourire aux anges

Main dans la main

Ma seule lumière dans un monde aux mille labyrinthes.

Ô douces douleurs

Tu n'es rien qu'à moi !

Marionnette

Enchaîné

Refuser

Contre

Dire oui

Malgré.

Enchanté

Se précipiter auprès de

Sa femme

Plans manqués, échoués

Vitale

Cage aux mille jouissances

S'émanciper, ô amis

Désolé

Autres femmes, autres

hommes ?

Jamais

Le mener du bout du cœur

Pleurer

Hurler pour

Retard d'un quart d'heure

Ma chanteuse d'opéra à la voix cassée

Je ne peux que t'y rejoindre dans notre nid

Jusqu'à ton dernier souffle, esseulé

Ne parle pas. Ne bouge pas.

Tais-toi !

Appartenance

Face à son reflet, Jérôme fixait sa chemise à carreaux. Les manches bien retroussées, il lissait de façon impeccable les plis trop voyants à son goût et relevait minutieusement son col après avoir été froissé par une malencontreuse absence de plusieurs minutes sur le sol de la salle de bain. Il soupira de longues minutes, ses épaules tendues tressautaient de temps en temps.

« Encore quelques heures et tout sera fini... »

Tu m'appartiens.

Il secoua vivement sa tête. Il replaça une mèche de ses cheveux.

Les personnes arriveront bientôt. Le silence cherchera une cachette dans cette grande maison. « Tant mieux », se rassura-t-il.

Derrière l'ancien miroir sans tain d'Amélie, Jérôme toisait les convives du salon depuis environ une heure. Il n'était pas encore prêt aux regards de ces gens sur lui. Des rires, des chuchotements, retentirent à ses oreilles.

- Où est donc passé Jérôme ? Je dois lui présenter ma fille ! Depuis le temps que j'attends ce moment, s'écria une dame
- Elle était toujours collée à lui. Une vraie sangsue ! gloussa son amie, un verre de champagne à la main.
- Voyons donc ! Il ne faut pas parler des morts ainsi, répondit-on d'un ton léger.
- Pourquoi avoir pitié de cette femme, Jérôme est bien mieux sans elle, il l'a bien dit durant la cérémonie...

Un serveur leur proposa des amuse-bouches. Gênés, quelques mains prirent une bouchée de thon, ou de saumon, et la

conversation reprit.

Il avait détesté la création de cette pièce, car plus d'une fois, elle lui avait servi à le tenir en laisse, à suivre ses moindres faits et gestes et aujourd'hui ironie cruelle, il faisait pareil : la pomme ne tombe jamais loin de l'arbre, disait-on. « En effet, passer presque toute ta vie avec cette personne peut traumatiser plus d'un. »

Mais tu m'aimes toujours, mon petit ange.

Sans moi, que serais-tu devenu ? Ne l'oublie jamais.

Il souffla tragiquement, il était temps de se montrer.

Lorsqu'une domestique lui ouvrit, les regards se tournèrent vers lui, avec une étincelle de joie pour certains et une lueur d'hésitation pour d'autres. Il alla s'asseoir à la place d'honneur sans répondre aux commentaires désobligeants à son passage.

Jérôme se leva et porta un toast

- Repose en paix Amélie sans toi, je ne serais rien, cependant vivre sans toi... une nouveauté, déclara-t-il avec conviction.

Les cinquante coupes de vin s'élevèrent à l'unisson. Un rictus aux lèvres s'immisçait sur ses traits malgré son regard vide rivé au plafond.

Au balcon du 10^e étage, penché, Jérôme finissait son digestif à l'air frais, le regard rivé vers les lumières des lucioles urbaines dont les klaxons ébranlaient ses pensées. Il prit une gorgée.

Aujourd'hui

Attaché involontairement

Cordon ombilical

non rompu

En 43 ans

Coupé au nom de

la liberté

Amélie, tu gouvernes ma vie

et hante mon esprit

Toxique

Ô maman

